

La Sonate indienne

Tout est gris, tout est froid dans ce monde étrange dont le soleil est absent. Les rives grises de l’océan, la route grise à travers des terres sans vie jusqu’à la ville grouillante et grise. Sous un ciel toujours d’une étrange couleur blanche et froide. Tous ces gens qui parlent une langue que je ne comprends pas. La langue des hommes qui se sont installés sur nos terres, les terres des Karib et des Warau, et qui n’ont que mépris pour nous. Ces hommes et ces femmes incompréhensibles, dont les lèvres peintes de rouge rient sans joie, et qui semblent s’épier du regard les uns les autres. La peau des habitants de ce pays sans soleil est étrangement blanche et poudrée, comme s’ils la recouvraient de farine de manioc. Leurs vêtements chamarrés, si chargés et étonnamment raides, scintillent et frissonnent quand ils bougent et pourtant cette lumière, ces couleurs, tout semble éphémère et comme faussé, dans ce monde. Des couleurs si différentes de celles, franches et éclatantes, de nos propres vêtements. Qu’ont-ils fait, tous ces gens, pour que le Dieu-Soleil refuse de les éclairer davantage ? Ce monde me fait peur. Alors, je caresse du bout des doigts le long étui de cuir accroché à ma ceinture qui protège ma flûte de roseau, mon bien le plus précieux. Il y avait longtemps que je n’avais pas soufflé dedans. Moi qui en jouais tous les jours, là-bas, je n’osais plus y toucher. J’avais essayé, sur le bateau, mais un marin m’avait aussitôt fait signe d’arrêter et menacé de jeter ma flûte à l’eau. Les gens de ce monde ignorent sans doute tout de la musique.

La dernière fois que j’avais joué de la flûte, c’était lors de la fête du solstice d’été, l’Inti Raimi, quelques mois plus tôt. Je pensais alors ne jamais quitter la plaine et ses cultures de manioc et de courges, la forêt, la rivière aux eaux jaunes, la musique et la lumière qui formaient tout mon univers. Comme tout cela me manquait, maintenant ! Je n’osais en parler à Huazo, emmené comme moi vers ces terres nouvelles. Il ne me comprendrait pas. Il avait toujours été fasciné par ces hommes blancs et leurs voiliers aux ailes immenses. Sans doute réalisait-il son rêve. Peut-être était-il déçu, mais il était fils de chef et ne m’en parlerait probablement jamais. J’étais isolé, incapable de comprendre ce monde dans lequel je débarquais, incapable de communiquer même avec mon compagnon de fortune. Le regard de ces hommes me méprisait et, pour y échapper, je me réfugiai dans mes souvenirs. Je répétais mille fois tous les rythmes que je connaissais, imaginant les tambours qui les frappaient. Et puis je songeai aux légendes qu’aimait raconter ma grand-mère. Sa préférée, celle du prince amoureux qui se retrouva, après quelques aventures, isolé sur une île au milieu du Grand Fleuve et qui parvint à s’en sortir en tressant un pont de cordes...



Des bruits de sabots puis de pas précipités dans la cour me firent lever le nez de la sonate en trio que j’achevais de recopier. Je pris néanmoins le temps de signer la dernière page : « Esprit-Antoine Chéron », en entendant la porte d’entrée s’ouvrir avec fracas, en bas.

– Calepin, où est ton maître ?

– A l’étage, Monsieur le Comte. Il compose.

Le Comte monta vivement les escaliers et ouvrit brusquement la porte sans même frapper. J’avais beau m’y

attendre, cette façon déplaisante qu'avait le Comte d'entrer chez moi, son Intendant de la musique me faisait toujours sursauter.

– Maître ! J'ai besoin d'une danse indienne pour mon Bal de l'Automne de demain soir.

– Une quoi ?

– Une danse indienne. Pour un musicien, on ne peut pas dire que vous ayez l'oreille vraiment fine ! Mon frère, qui est gouverneur aux Amériques, m'a envoyé deux sauvages. Je ne sais qu'en faire, ils ne parlent pas un mot de français, alors j'ai eu l'idée de les faire paraître à mon bal. Ajoutez donc un intermède exotique à la première partie, et occupez-vous des répétitions avec eux. J'attends votre musique, Chéron !

Pour la musique, pas de problème. J'avais dans mes carnets une gigue et une tarentelle exotiques qui feraient bien l'affaire. Les projets du Comte ne m'enthousiasmaient plus guère et depuis quelques temps je reprenais mes thèmes et mes danses d'anciennes œuvres et les arrangeais au gré des commandes du Comte. Il n'aimait pas la musique, de toute manière. Mais, tandis que je réfléchissais, mon valet, qui s'était tenu près de la porte, intervint.

– Que deviendront-ils ensuite, ces Indiens ?

– Ma foi, je n'en sais rien, répondit le Comte, tout à la fois amusé et courroucé.

– Mais nous sommes en 1773, pas aux temps barbares ! Hier je les ai aperçus, ce sont des hommes comme nous, il faudrait les éduquer. Car Voltaire écrit que...

– Calepin, tais-toi ! m'écriai-je, effrayé, en voyant le visage du Comte s'empourprer.

– Tu les as aperçus ? Tu les as aperçus ? Donc, tu es allé dans mes appartements ! Calepin baissa la tête et le Comte se tourna vers moi. « Maître, je vous conseille de vous débarrasser au plus vite d'un valet aussi insolent, acquis de surcroît aux idées de ces... penseurs. Ecrivez-moi cette danse et faites la travailler aux sauvages. » Furibond, il s'apprêtait à sortir mais se ravisa soudain. « Après tout, c'est une idée... Après le bal, je vous les donne. Vous leur apprendrez le français... S'ils sont assez intelligents pour cela. »

– Mais, je suis professeur de musique, risquai-je, humilié dans le seul orgueil que je puisse jamais avoir, celui de mon métier.

– Eh ! bien, dorénavant, vous serez aussi pédagogue. Il partit en claquant la porte, vengé des insolences du valet et du manque d'enthousiasme du maître.

Dans la pièce redevenue silencieuse, j'appuyai mon front entre mes mains, incapable de penser à quoi que ce soit, plus las que jamais. Depuis quelques années tous mes espoirs de me faire un nom à Paris ne cessaient de se briser les uns après les autres. J'étais pris entre le désir de quitter la cour du Comte et celui de me défendre et de réussir quand même dans cette ville hostile.

– Monsieur, nous ne devrions pas rester à Paris, dit mon valet, comme s'il comprenait ma mélancolie. Retournons à Forcalquier. Acceptez ce poste d'organiste et de chef de chœur qu'on vous a proposé là-bas. Pour réussir ici, il vous faudrait devenir plus mauvais que le Comte encore. Les temps changent, Monsieur.

Je levai les yeux et fixai le visage lucide de mon valet. Oui, les temps changeaient. La preuve, musicien aigri, inconnu et sans le sou, j'avais à mon service le valet le plus savant de Paris,